Paul Tournier

# Pour se mieux comprendre entre époux

Editions Labor et Fides, Genève

## DU MÊME AUTEUR

*Face à la souffrance.*
*Problèmes de vie*
(rééd. de *Tenir tête ou céder; les saisons de la vie; des cadeaux, pourquoi?*).
*Quel nom lui donnerez-vous?*

## NOUVELLES COLLECTIONS

Anne Farlèses, *Du lieu où nait l'aurore.* Récit d'une dépression.
A. et F. Dumas, *L'amour et la mort au cinéma.*
F. Vouga, *Résonances théologiques de la musique.*
Yann Rédalié, *Mission populaire.*
Michèle Bolli, *Déploie tes densités.* Poèmes.
Pierre-L. Dubied, *Octobre-décembre.* Conte fantastique.
C.Reverdin, R. Poletti et coll., *La mort restituée.*
Eric Fuchs, *Le désir et la tendresse.*
Pierre Dubied, *L'athéisme: une maladie spirituelle?*
Round de Pury, *Job ou l'homme révolté.*
Pierre Vittoz, *L'attrait des religions orientales et la foi chrétienne.*
J.-L. Blondel, Ch. Birch et coll., *Science sans conscience?*
Dumitru Staniloae, *Dieu est amour.*
Archimandrite Basile de Stavronikita, *Chant d'entrée.*
André Péry, *La parole et les mots.* Journal d'un pasteur.
François Schlemmer, *Les couples heureux ont des histoires.*
Elisabeth Kübler-Ross, *Les derniers instants de la vie.*
Archimandrite Sophrony, *Voir Dieu tel qu'il est.*
Franz Leenhard, *La Mort et le testament de Jésus.*
Christian Duquoc, *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu.*
D. Müller et U. Ruegg, *Le Baptême à vivre.*
S. de Diétrich, *Le Dessein de Dieu.*
Jean Anderfuhren, *A l'ombre du doute, la foi.*

Paul Tournier

# *Pour se mieux comprendre entre époux*

*Difficultés conjugales*
sixième édition

Cet ouvrage est la réédition
sous un nouveau titre de
« *Difficultés conjugales* »

© Éditions Labor et Fides — Genève, 1970
CH-1204 Genève

# Pour se mieux comprendre entre époux

On m'a présenté, il y a quelques jours, un confrère américain, chirurgien à New York. D'emblée, il m'est apparu fort sympathique; pourtant, nous avions quelque peine à nous entendre parce que je ne parle que quelques mots d'anglais, et lui, quelques mots de français ! Mais nous y sommes arrivés quand même, car nous en avions l'un et l'autre le plus vif désir. Cette remarque m'introduit en plein dans le sujet de cette étude.

## POUR SE COMPRENDRE, IL FAUT LE VOULOIR.

Oui, il faut bien rappeler d'abord que la première condition d'une compréhension mutuelle c'est de la désirer, de la rechercher, de la vouloir. Cette affirmation paraît bien banale ! Et pourtant, cette disposition fondamentale à comprendre autrui est plus rare qu'on ne le croit. Écoutez toutes les conversations de ce monde, aussi bien entre des peuples qu'entre des époux. Ce sont, le plus souvent, des dialogues de sourds. Chacun parle surtout pour exposer ses propres idées, pour se justifier, se faire valoir et accuser autrui. Bien peu d'échanges de vues témoignent d'une vraie volonté de comprendre le partenaire.

Mon chirurgien était passionné par son travail dans un hôpital de New York. Sa carrière intéressante, sa brillante réussite lui apportaient un sentiment de pleine satisfaction; il n'avait qu'un petit ennui : sa femme était très nerveuse. Alors, il l'a envoyée à un de ses amis, un des meilleurs psychiatres de New York. Comme sa mère était nerveuse aussi, il l'a envoyée à un second psychiatre; puis il a envoyé sa belle-mère à un troisième. Ainsi, il avait fait son devoir. Les chirurgiens n'ont pas la prétention de s'y connaître dans les questions psychologiques. Alors, pour cela, ils adressent leur client à un spécialiste.

Or, un jour, le psychiatre qui soignait sa femme l'a fait venir et lui a dit : « Tu sais, tu ne t'occupes pas assez de ta femme; il faudrait au moins que tu la conduises un soir par semaine au cinéma. » Notre chirurgien ne manquait pas de bonne volonté; il était tout disposé à suivre les conseils d'un psychiatre. — « C'est entendu, dit-il aussitôt; je conduirai ma femme tous les vendredis soirs au cinéma. » Et il l'a fait. Il m'a confié qu'en rentrant du cinéma il savourait sa bonne conscience : maintenant que sa femme avait eu sa sortie avec lui au cinéma, elle ne pourrait plus se plaindre qu'il la laisse seule les autres jours à cause de son travail.

Vous le voyez, le conseil du psychiatre était très judicieux. Celui-ci avait bien vu que cette femme souffrait, au fond, de ce que son mari ne s'occupait pas assez d'elle. C'était un couple comme il y en a beaucoup, dont les deux conjoints sont devenus peu à peu étrangers l'un à l'autre, sans même qu'il y ait jamais eu entre eux de grave conflit.

C'est pour cela que j'ai choisi cet exemple. Quand on parle de « consultations conjugales », on pense tout de suite aux cas extrêmes, aux menaces de divorce, aux époux qui se disputent violemment, ou se donnent même des coups fréquemment. Mais il en est beaucoup d'autres qui méritent notre attention et notre sollicitude parce que leur mariage n'en est

pas moins un échec : ils vivent sans heurt, côte-à-côte, mais distants l'un de l'autre, faute d'une vraie compréhension réciproque.

Or notre chirurgien, à la suite de l'intervention de son ami le psychiatre, a compris que sa femme avait besoin d'aller avec son mari une fois au moins par semaine au cinéma. C'était déjà un premier pas. Mais, au fond, il n'avait pas encore compris sa femme. Il y a une nuance importante entre ces deux degrés de compréhension. Beaucoup de gens vivent ainsi ensemble pendant des années sans se comprendre profondément, sans même le chercher. Nous le voyons dans des familles remarquables, cultivées, intelligentes, chez des personnalités de premier ordre, des savants, même des professeurs de psychologie. Ils paraissent ne pas se rendre bien compte qu'il manque quelque chose à leur vie, si belle qu'elle soit par ailleurs, parce que leur foyer n'est pas resté vivant. Et s'ils en ont quelque vague mauvaise conscience, ils peuvent la soulager en conduisant leur femme le vendredi au cinéma.

La plupart des couples se sont engagés dans la vie conjugale avec un très bel idéal du mariage. Il y en a même qui ont suivi des cours pour fiancés, qui ont lu de gros livres savants sur la vie sexuelle, appris beaucoup de choses intéressantes, étudié des ouvrages de psychologie, quelquefois même un peu trop ! Combien peuvent dire, après quelques dizaines d'années de vie commune, que leur foyer a répondu à ce qu'ils en attendaient ? — Bien peu ! Voilà le problème qui nous occupe ici, sur lequel nous devons réfléchir.

Tout homme déçu dans ses espérances est naturellement porté à rejeter sur autrui la responsabilité de cet échec : c'est la faute de l'autre ! C'est bien plus facile que de rechercher sa propre faute. Mais c'est absolument stérile. Cette voie ne débouche que sur le dépit, la révolte et l'amertume, les reproches mutuels stéréotypés que s'adressent indéfiniment des époux. Ou bien ils accusent le sort : ce mari pense qu'il a eu la malchance de « tomber » sur une femme impossible; sa femme, sur un mari invivable.

Pour se décharger de ses responsabilités, chacun est vite porté à accuser le caractère du conjoint, sa santé nerveuse, ses défauts, son éducation, l'influence d'un milieu tout autre qui l'a formé. Ces questions-là, bien entendu, sont importantes. Nous devons essayer de guider nos enfants dans le choix d'une fiancée ou d'un fiancé. Une certaine harmonie de base est utile. Mais ce serait une complète utopie de croire que la réussite d'un mariage et la possibilité d'une pleine compréhension mutuelle dépendent avant tout des données préalables au départ. Non, le mariage est surtout ce que l'on en fait jour après jour. « C'est une œuvre d'art », disait le Dr Lucien Bovet.

Réagissons donc contre une stupide philosophie de la chance qui s'imagine que l'on trouve une « perle » pour femme comme un gros lot à la loterie. D'ailleurs il peut être très désagréable d'être marié à une « perle » si l'on ne se sent pas à sa hauteur !

Ce qui importe donc, c'est de construire ensemble le bonheur conjugal. C'est un but à poursuivre, non un privilège acquis d'avance. Et pour le construire, il faut se comprendre. La prétendue « incompatibilité d'humeur » est un mythe inventé par les juristes à court d'arguments pour plaider le divorce et une excuse commode qu'invoquent des époux pour couvrir leur échec. Pour ma part, je n'y crois pas. Il n'y a pas d'humeurs incompatibles; il y a des incompréhensions et il y a des fautes qu'on peut toujours corriger si on le veut.

La faute la plus fréquente me paraît le manque de transparence. Je vois beaucoup de couples. À l'arrière-plan de leurs difficultés, je trouve toujours ce défaut d'ouverture mutuelle, loyale et complète, sans laquelle il ne peut pas y avoir de vraie compréhension. Un couple qui aura le courage de toujours tout se dire passera sans doute par bien des secousses, mais pourra construire un mariage de plus en plus réussi. Tandis que toute cachotterie sera, à la fois, le signe et le chemin de l'échec.

Beaucoup d'époux ne se rendent plus compte qu'ils se cachent ainsi mutuellement une partie de leurs sentiments, de leurs idées, de leurs convictions et de leurs réactions personnelles. En entrant chez moi, un mari me dit très sincèrement : « Oh ! moi, je dis tout à ma femme. » Et puis, nous nous mettons à parler ensemble de beaucoup de choses qui lui tiennent à cœur. À la fin, je lui demande : « Qu'est-ce que votre femme pense de tout cela ? » La réponse jaillit : — « Oh ! je me garde de lui en parler; elle ne me comprendrait pas. »

Elle ne me comprendrait pas, cela veut dire : elle ne partagerait pas mon avis, et je veux éviter toute dispute. C'est donc bien souvent par gain de paix que des époux s'habituent ainsi à mettre certains sujets de côté — et justement des sujets chargés d'émotivité, des sujets très importants pour une vraie compréhension mutuelle. Alors, peu à peu, cette vitre transparente que doit être le lien entre un mari et sa femme s'embrume. Ils commencent à devenir étrangers l'un à l'autre. Ils perdent cette unité absolue qui est la loi divine du mariage.

Lorsqu'il a institué le mariage, Dieu a dit : « Ils ne seront plus deux mais un. » Être un, cela signifie évidemment ne rien avoir de secret pour l'autre. Dès que des époux commencent à se cacher quelque chose, ils compromettent cette unité fondamentale du mariage et s'engagent sur la voie de l'échec. Et cela, même s'ils le font dans la meilleure intention, et même s'ils se cachent quelque chose de très bien (car on peut taire ce dont on est fier aussi bien que ce dont on a honte). Il pourra y avoir des replâtrages, des redressements, des rapprochements. Mais une véritable renaissance aura toujours pour condition une plus grande et plus difficile franchise mutuelle.

## MON MARI EST UNE ÎLE MYSTÉRIEUSE !

Beaucoup de couples pensent presque avec douleur au temps de leurs fiançailles : alors, ils avaient l'impression de se comprendre ! Et pourquoi ? parce qu'ils se parlaient, parce qu'ils s'ouvraient l'un à l'autre, parce qu'ils éprouvaient la joie de comprendre et la joie d'être compris. L'ouverture de l'un entraînait l'ouverture de l'autre. Le fiancé découvrait sa fiancée et elle se sentait comprise par lui, et réciproquement.

Et maintenant ? — Ils ne se parlent plus vraiment. Ils peuvent parler de beaucoup de choses secondaires, banales, extérieures à eux-mêmes, mais de ce qui est essentiel, de ce qui est intime et personnel, ils ne se disent plus rien. Le vrai dialogue est rompu; il n'y a plus qu'un échange superficiel.

Il y a même des couples qui ne parlent plus du tout. J'en ai connu qui avaient pu passer

des semaines sans s'adresser la parole ! Cela crée une atmosphère épouvantable dans la famille. Pensez comment grandissent les enfants à une table de famille où l'un des parents ne dit plus un mot — tandis que l'autre, peut-être, pour remplir ce vide atroce, parle beaucoup trop !

La belle curiosité des fiançailles est tombée. La soif de comprendre et de découvrir est tarie. Ce mari croit connaître sa femme maintenant. Au premier mot qu'elle dit, il a un petit geste agacé qui signifie : « Tu me racontes toujours la même histoire ! » Devant cet air désabusé, l'autre n'osera plus s'ouvrir. Moins il s'ouvrira, moins il sera compris; moins il se sentira compris, plus il se refermera. L'enchantement de la découverte est perdu. Si vous croyez connaître votre femme ou votre mari, c'est que vous avez renoncé à le découvrir vraiment. L'écart se creusera toujours davantage entre l'image que vous vous en êtes faite et la réalité de sa personne.

Mais la découverte de la personne n'est jamais facile. Je me souviens d'une femme qui était venue m'exposer de graves soucis. À la fin de notre entretien, je lui demandai : « Qu'est-ce que votre mari pense de tout cela ? » — « Oh ! s'écria-t-elle, mon mari, c'est une île mystérieuse; j'en fais éternellement le tour sans trouver une plage où je puisse aborder. » Je l'ai bien comprise; c'est vrai; il y a des hommes qui sont comme des îles mystérieuses. Ils se défendent contre tout abordage. Ils ne s'expriment plus, ne se prononcent jamais. Quand leur femme leur parle de quelque chose d'important, ils se cachent derrière leur journal; ils prennent un air absorbé ou répondent sans regarder leur femme, d'un mot impersonnel, anonyme, vague, qui exclut tout débat, ou encore ils échappent par une plaisanterie.

## POUR SE COMPRENDRE, IL FAUT S'EXPRIMER.

Oui, si la première condition pour se comprendre c'est de le vouloir, la seconde, c'est de s'exprimer. Tout être humain a besoin de s'exprimer. Faute d'en avoir l'occasion, il peut en tomber malade. Bien entendu, ce n'est pas seulement dans le mariage qu'on peut s'exprimer. Il y a les parents, les frères et sœurs, les amis, et toutes les relations sociales. Mais si l'on est marié, c'est auprès de l'époux que le besoin de s'exprimer est le plus impérieux. Il y a des hommes qui se plaignent de la mauvaise santé de leur femme sans se rendre compte qu'elle est malade simplement parce qu'ils ne l'écoutent pas. Pour s'exprimer, il faut trouver un accueil, une atmosphère d'intimité et d'écoute attentive et bienveillante.

Chacun trouve facilement les occasions de se dérober à une vraie rencontre. Une femme me dit : « Quand je commence à parler de choses sérieuses à mon mari, il prend son chapeau et il sort; il va à son cercle. » Une femme, elle, peut rompre un entretien important pour aller s'occuper de choses très utiles, mais qu'elle pourrait aussi bien faire quand son mari est à son bureau. On se trouve aisément des devoirs pour échapper au tête-à-tête. La réalité, c'est que beaucoup d'époux se fuient; ils ont peur d'une ouverture profonde; ils n'y mettent pas le temps nécessaire. Même en vacances, ils tourbillonnent, courent les distractions, emmènent des amis charmants, mais qui servent à éviter toute intimité paisible. II faut beaucoup de temps pour construire un vrai mariage, bien plus que le vendredi soir de mon

confrère américain. Une ouverture profonde s'improvise rarement. Elle doit être préparée par des heures d'approche délicate.

## POUR SE COMPRENDRE, IL FAUT DU COURAGE.

Cette affirmation étonnera sans doute bien des lecteurs qui s'imaginent qu'on peut s'ouvrir facilement. Oui, jusqu'à un certain point. Mais, pas jusqu'au bout. Des types joviaux et sociables se flattent de s'ouvrir aisément. Mais justement ce n'est qu'une ouverture superficielle. Ils cachent en réalité leurs pensées les plus intimes sous ce flot de paroles comme les gens renfermés les cachent dans leur silence. Une ouverture totale, indispensable à une compréhension profonde, exige beaucoup de courage. Je m'entretiens longuement avec une femme qui me parle de son mari, qui me parle même davantage de son mari que d'elle-même. « Au fond, lui dis-je, vous avez peur de votre mari. » Pour peu que notre contact soit bon et qu'elle puisse me parler franchement, elle me répond : « Oui, j'ai peur de mon mari. »

Mais ne croyez pas que les femmes soient seules à avoir peur. Les maris ont aussi peur de leur femme. Mais les hommes sont plus orgueilleux que les femmes et ont plus de peine à convenir qu'ils ont peur. C'est une des différences entre l'homme et la femme : la femme étale souvent ses peurs, tandis que l'homme les cache. II les cache, par exemple, sous des airs autoritaires. D'un mot sec et dur, il ferme la bouche à sa femme et coupe court à l'entretien qu'il redoute. Ou bien il se lance dans de grandes explications intellectuelles et scientifiques qui épargnent tout engagement personnel. Il veut toujours avoir le dernier mot et voile sa peur d'être contredit sous des discours verbeux — ou dans un accès de colère, ou dans un silence obstiné.

Quelle est cette peur ? Je crois qu'il y en a deux. D'abord la peur d'être jugé, la peur d'être critiqué. C'est une peur universelle et bien plus grande qu'on ne le soupçonne généralement. Et c'est de notre femme ou de notre meilleur ami, de tous ceux que nous estimons et aimons le plus que nous redoutons le plus un jugement critique. Précisément parce que nous tenons à en être aussi estimés et aimés.

Or, nous nous jugeons tous nous-mêmes. Nous savons bien que si nous voulons être honnêtes jusqu'au bout, nous montrer tels que nous sommes, dépouillés de ce personnage avantageux que nous essayons de jouer sans cesse dans la vie, nous aurons à parler de choses dont nous ne sommes pas fiers. Et voilà, ce sont nos proches qui connaissent le mieux nos faiblesses, qui ont des reproches tout à fait fondés à nous faire. Voilà pourquoi tant d'époux jouent à cache-cache. Ils craignent que le dialogue, en devenant plus vrai, leur apporte des blessures à leur sensibilité, d'autant plus douloureuses qu'elles viendront d'un partenaire plus aimé.

Il est vrai que beaucoup d'époux sont prompts à se juger mutuellement. Un jugement répond à un autre par enchaînement diabolique et destructeur. Chacun, pour se défendre des griefs d'autrui, dénonce en son cœur ou tout haut les fautes des autres. Peu d'époux

arrivent vraiment à admettre que leur conjoint se comporte d'une façon profondément différente de lui-même. Bien souvent vous les entendez dire : « Je ne peux pas comprendre ! »

Voici une femme un peu trop soupçonneuse : il lui arrive d'ouvrir des lettres adressées à son mari : « Je ne peux pas comprendre un pareil manque de tact », dit ce dernier. Il serait justement important de comprendre l'origine première de ce caractère méfiant et ce qui l'a accentué plus tard. Voici un père qui veut absolument que son fils devienne ingénieur. « Cet enfant perd son temps, dit la mère; il n'a aucune disposition pour ces études, alors qu'il se passionne pour la musique de jazz; c'est ridicule, je ne comprends pas mon mari ! » Il serait justement important de comprendre quels événements de la vie personnelle du père ont mis dans son cœur cette volonté si obstinée de faire de son fils un ingénieur.

« Je ne comprends pas ma femme, dit un mari; elle se plaint d'être fatiguée et elle ne peut pas se décider à aller se coucher le soir; elle tourbillonne à faire mille choses futiles; j'ai beau lui dire dix fois d'aller au lit, rien n'y fait; c'est ridicule et agaçant. » Il serait justement important de comprendre d'où vient cette agitation du soir. Et voici une femme qui s'écrie; « Je ne peux pas comprendre que mon mari ait tant de peine à se lever le matin; je dois lui rappeler plusieurs fois qu'il est l'heure. Après, il n'a pas même le temps de déjeuner et il arrive en retard à son bureau; il finira par perdre sa place, c'est stupide ! » Il serait justement intéressant de comprendre pourquoi cet homme a tant de peine à sortir du lit. Il ne le sait probablement pas lui-même. Ce qu'il sait, c'est que sa mère déjà lui faisait les mêmes reproches et que toutes les résolutions qu'il a prises à cet égard sont toujours restées vaines.

« Je ne peux pas comprendre... » cela veut dire « Je ne peux pas comprendre que mon époux soit différent de moi, qu'il pense, sente et agisse autrement que moi. » Alors cet époux se sent jugé, condamné, critiqué, et de cela chacun a peur, précisément parce que nul d'entre nous n'est satisfait de lui-même. Nous sommes tout particulièrement sensibles à des reproches qui portent sur des travers que nous trouvons nous-mêmes stupides et que nous n'avons jamais pu corriger malgré les efforts les plus sincères.

Il y a une seconde peur, c'est la peur des conseils. Je prends un exemple : voici un mari qui a des ennuis à son bureau. Au début, il en dit quelque chose à sa femme. Mais celle-ci, emportée par un grand zèle à lui venir en aide, lui répond trop vite : « Il faut absolument te débarrasser de ce collaborateur insuffisant ! Ne te laisse pas marcher sur les pieds, défends-toi ! Je t'ai déjà dit que tu es trop faible ! Va dénoncer cette injustice à la direction... » bref une pluie de conseils inapplicables. Cette femme ne se rend pas compte de la complexité des problèmes auxquels son mari doit faire face. Celui-ci a l'impression qu'elle le tient pour responsable de toutes ses difficultés et qu'elle le traite d'imbécile.

Ce mari a voulu commencer à s'ouvrir sur ses soucis, mais devant ce ton de suffisance tranchante, il va se refermer, écrasé, avant d'avoir pu faire comprendre à sa femme tous les aspects d'un problème délicat. L'intention de son épouse était excellente, mais elle a tout brisé parce qu'elle a répondu hâtivement au lieu d'écouter longuement et de chercher à comprendre.

C'est tragique, parce que cette épouse a justement voulu aider son mari, et qu'une des

plus belles fonctions de la femme est de consoler son mari de tous les coups qu'il reçoit dans la vie. Mais pour consoler, il n'y a pas besoin de dire grand'chose. Il suffit d'écouter, de comprendre et d'aimer. Voyez cette mère dont l'enfant en pleurs s'est réfugié sur ses genoux. Elle ne dit pas un mot, et pourtant en un instant les larmes ont disparu, l'enfant saute à terre, rit de bon cœur et s'aventure à nouveau dans le monde où il subira de nouveaux chocs. En tout mari, même le plus éminent et apparemment le plus fort, subsiste encore quelque chose de l'enfant qui a besoin d'être consolé.

Dans dix ans, cette épouse dont nous parlions sera peut-être dans mon cabinet et elle me dira : « Quand nous recevons des invités, mon mari parle beaucoup de ses affaires. Ce n'est qu'ainsi que je peux en savoir quelque chose, alors que j'aimerais tellement pouvoir m'y intéresser. Quand nous sommes seuls, il ne dit rien. Je sens qu'il a de graves préoccupations, je le supplie de m'en parler, mais il me répond que je ne pourrais pas le comprendre. » Cette femme ne se rend pas du tout compte que c'est elle-même qui a paralysé son mari dans ses élans à s'ouvrir.

Les êtres sont tous beaucoup plus sensibles que nous ne le croyons. Et les hommes, bien souvent, le sont autant que les femmes, mais ils le cachent. Ils ont aussi peur d'être blessés par des conseils, tout autant que par des jugements. Ils ressentent d'ailleurs souvent des conseils comme des jugements : une femme à qui tout paraît simple, qui proclame avec assurance en toutes matières comment il faut faire pour bien faire, donne à son mari l'impression d'être traité par elle d'incapable, et cela, aucun mari ne le supporte.

Bien entendu, le cas est tout pareil lorsque c'est le mari qui répond trop hâtivement aux confidences de sa femme et qui veut lui donner de bons conseils : celle-ci est, par exemple, en conflit avec une voisine qui lui jette des regards ou des mots blessants dans l'ascenseur. « Moque-toi de ça, dit aussitôt son mari, cela n'a aucune importance; tu es beaucoup trop sensible ! » L'épouse alors a l'impression de ne pas être comprise par son mari, elle a même l'impression que son mari prend le parti de la voisine au lieu de la défendre, ce qui fait qu'elle devient au contraire toujours plus sensible aux affronts quotidiens, et qu'elle ne peut plus s'en décharger en les racontant à son mari.

Pour comprendre vraiment, il faut écouter et non répondre, écouter longuement et très attentivement. Pour aider qui que ce soit à s'ouvrir, il faut lui en laisser le temps, le questionner tout juste, et délicate ment, pour lui faire mieux exposer ce qu'il a éprouvé, et surtout ne pas affecter de savoir mieux que lui ce qu'il aurait fallu faire à sa place, sous peine de le refermer. D'ailleurs, le plaindre trop peut le refermer aussi, tant l'âme humaine est subtile.

Il y a aussi des maris qui disent : « Je ne veux pas charger ma femme de soucis, alors je garde mes ennuis pour moi. » Ces maris peuvent être sincères en pensant cela, mais ils se font illusion à eux-mêmes. Il y a toujours des causes plus profondes à un tel blocage des confidences. C'est en tout cas le signe que la communauté du mariage n'est pas réussie. Une femme peut supporter n'importe quel souci si elle se sent unie à son mari, si elle affronte avec lui chaque difficulté. Et le pire souci, peut-être, pour une femme, c'est de sentir son mari tout chargé de préoccupations qu'il ne partage pas avec elle. Il y a beaucoup d'incompris dans ce monde. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit qu'ils en sont toujours eux-

mêmes, en partie au moins, responsables. Si on ne les comprend pas, c'est qu'ils ne se sont pas exprimés.

Pourquoi donc, dans mon cabinet, tant de gens me disent : « Devant vous, je peux m'ouvrir, parce que vous me comprenez » ? La vérité est plutôt inverse : je les comprends parce qu'ils s'ouvrent. Je les comprends parfois bien mieux que leurs proches parce qu'ils me disent tout ce qu'ils ne leur disent pas. Le médecin, aussi, est plus neutre. Toute sa carrière le dépouille toujours davantage de toute envie de juger et le persuade qu'on n'aide guère avec des conseils si celui à qui on les donne n'est pas prêt à les suivre. Et puis, le médecin ne sait encore rien de son interlocuteur, il apprend tout de sa bouche. Bien sûr, il n'est pas dupe de sa manière de présenter les choses en toute circonstance, mais cette manière même est un document authentique : ce qui compte, pour chacun de nous, dans la vie, ce ne sont pas les faits, mais la façon dont nous les voyons et les interprétons.

Tandis que les proches se sont déjà fait une image préconçue de celui qui parle, et cette image est toujours fausse en quelque mesure et elle fausse l'interprétation de ses paroles. Cela est si vrai que lorsque nous avons un patient très longtemps en traitement, un jour vient où l'opinion que nous nous sommes faite de lui tarit à notre insu l'élan des confidences : il ne nous dit plus que ce qu'il nous croit capable de comprendre. La peur de ne pas être compris est reparue chez lui. Il nous faut nous dépouiller nous-même de la vision que nous avons acquise de lui pour qu'il retrouve toute son aisance à s'ouvrir comme s'il nous voyait pour la première fois.

Il en est de même entre deux époux. Chacun s'est fait de l'autre une certaine image, partiellement juste, mais sûrement aussi partiellement fausse, en tout cas trop rigide, une vision imaginaire, une théorie explicative plus ou moins factice du conjoint, une sorte de diagnostic posé sur lui. Il est bien connu que la cause la plus fréquente des erreurs de diagnostic en médecine, c'est une trop grande confiance du médecin en soi et dans le diagnostic qu'il a posé et qui le rend imperméable à toute autre interprétation des symptômes.

Dès qu'une femme, dès qu'un mari a l'impression que son conjoint a posé sur lui un diagnostic moral dont rien ne le fera démordre, toute ouverture vraie, toute expression profonde de lui-même est tarie.

Il arrivera peut-être alors que ce mari commencera à parler avec quelque jeune fille rencontrée à son bureau ou dans un club sportif. Il s'ouvrira facilement à elle sur beaucoup de choses dont il n'ose plus parler avec sa femme, et retrouvera alors une impression merveilleuse dont tout être humain a soif : celle d'être compris. Il en viendra peut-être à lui parler de ses déboires conjugaux; les hommes attendrissent volontiers les femmes sur leurs déceptions conjugales. Dans mon cabinet, ce mari me dira peut-être : « Je ne peux plus me passer de cette jeune femme, car elle, elle me comprend, tandis que ma femme ne me comprend pas. » Voilà le drame qui approche !

# POUR SE COMPRENDRE, IL FAUT S'AIMER.

On le voit : il y a entre la compréhension et l'amour un lien si étroit qu'on ne sait jamais où finit l'un et où commence l'autre, lequel des deux est la racine et lequel le fruit. Qui aime comprend, et qui comprend aime. Qui se sent compris se sent aimé, et qui se sent aimé a confiance d'être compris.

Il faut qu'un homme se sente fortement aimé pour qu'il puisse s'ouvrir sur quelque secret intime très chargé d'émotion : une expérience étrange, par exemple, qu'il a vécue un jour et qui lui est apparue comme une mystérieuse intervention de Dieu; ou quelque rêve idéal qu'il nourrit au fond de son cœur; le sentiment d'un appel intérieur, d'une mission qu'il doit accomplir dans ce monde. Il lui semblait que jamais il n'oserait en parler à personne par crainte que cela paraisse ridicule ou orgueilleux. Et voici, tout à coup, sans bien qu'il sache pourquoi, l'atmosphère s'est trouvée telle, qu'il a pu livrer son secret.

C'était bouleversant. Mais c'est très rare. Mille craintes nous retiennent des confidences profondes. Il y a, par exemple, tout simplement la peur de pleurer. Mais il y a surtout la peur que l'autre ne mesure pas toute l'importance que ce souvenir ou ce sentiment revêt pour nous. Quelle blessure, alors, si cette ouverture poignante tombait à plat dans une oreille distraite ou moqueuse, incapable de comprendre quelle en est la portée !

Cela peut arriver entre époux. Et celui qui a parlé ainsi d'une façon très personnelle sans être compris retombe alors dans une solitude morale atroce. Il peut en devenir malade. Dans des circonstances pareilles, les uns iront chez le pasteur ou le prêtre, les autres chez le médecin, simplement pour chercher quelqu'un qui les comprenne. Dans certains cas de cure d'âme ou de maladie, l'intervention d'un directeur de conscience ou d'un médecin peut être indispensable. Mais bien souvent une épouse peut apporter la même aide libératrice à son mari, ou un mari à sa femme, pour peu qu'il l'écoute avec la même attention extrême que lui prêterait un pasteur, un prêtre, un psychologue ou un médecin.

Que c'est donc beau, grand, puissant, quand cette expérience se fait entre époux ! On ne saurait trop souligner l'immense besoin des hommes d'être écoutés vraiment, d'être pris au sérieux, d'être compris. Les Églises l'ont su de tout temps et la psychologie moderne l'a remis fortement en lumière. C'est l'essence même de toute cure psychothérapique que cette relation de confiance qui permet de tout dire comme un petit enfant peut tout dire à sa mère. Nul ne peut évoluer à son aise en ce monde et s'y épanouir sans se sentir compris au moins par une personne. Incompris, l'homme perd confiance en lui-même, il perd confiance dans la vie même en Dieu; il se bloque, il régresse.

Et voici, il y a encore un grand mystère : c'est que nul se découvre lui-même en se penchant sur lui-même dans la solitude du Journal intime, mais bien dans le dialogue, dans la rencontre; il ne prend vraiment conscience de ses propres convictions qu'en les exprimant à autrui. Qui veut voir clair en soi doit s'ouvrir à quelque confident librement choisi et digne de confiance. Ce peut être un ami aussi bien qu'un médecin; ce peut être aussi un époux.

Alors le mariage devient une grande aventure, une découverte continue, à la fois de soi-même et du conjoint, une occasion quotidienne d'élargir son horizon, d'apprendre quelque

chose de nouveau de la vie, de l'homme, de Dieu. C'est pour cela que Dieu dit, aux premières pages de la Bible : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » L'homme signifie ici l'être humain. Il n'est pas bon que l'être humain soit seul. L'être humain a besoin de communauté, il a besoin d'un partenaire, d'une vraie rencontre; il a besoin de comprendre autrui et de se sentir compris par autrui.

C'est l'intention même de Dieu en instituant le mariage, comme la Bible le dit. Seul, l'homme piétine et se fige. Dans la confrontation exigeante du mariage, il doit sans cesse se dépasser lui-même, évoluer, grandir. Quand le mariage se réduit à une association, même paisible, de deux êtres étrangers l'un à l'autre, il manque son but. Ce n'est pas alors le mariage seulement qui échoue, mais chacun des deux époux. Ils échouent dans leur destinée d'homme et de femme. Renoncer à comprendre son conjoint, c'est renoncer à se comprendre soi-même, à se développer, à s'épanouir.

Les psychologues, spécialistes du mariage — ils s'intitulent gamologues maintenant — nous ont bien éclairés là-dessus. Ils distinguent trois étapes : La première étape, c'est la lune de miel, où les deux partenaires ont l'impression de se comprendre facilement et merveilleusement. Vous entendez une fiancée : « Mon fiancé a tous les mêmes goûts que moi, nous sommes absolument pareils, nous nous accordons en toutes choses, nous pouvons tout nous dire. Avant même que je prononce une phrase, voilà qu'il l'a déjà pensée; tous mes désirs, il les devine, tous mes sentiments, il les connait. »

Pendant les premières années du mariage, c'est encore la lune de miel, cette impression de compréhension mutuelle spontanée, et de similitude complète. Car, par instinct, les êtres se choisissent complémentaires. Ce que chacun a refoulé pendant la différenciation de l'adolescence, il le retrouve chez le partenaire, d'où un sentiment merveilleux de plénitude commune.

Puis vient la seconde étape que les spécialistes situent en général entre cinq et dix ans de mariage. Alors chacun des deux époux s'aperçoit que l'autre n'est pas aussi semblable à lui qu'il l'avait cru. Il lui découvre des défauts qu'il n'avait pas vus au début ou qu'il avait confiance de voir disparaître bien vite dans le bonheur de l'amour. Or ce sont souvent les défauts bien pénibles et bien tenaces ! La colère, l'égoïsme, le mensonge, l'avarice, la violence, la vulgarité, la boisson. Quelle désillusion ! On commence par avertir gentiment, puis par gronder, supplier, menacer. Et rien n'y fait. Alors vient la fameuse phrase : « Je ne comprends pas... » Alors vient la tentation de se replier sur soi-même pour limiter les risques de conflits, la tentation d'abdiquer.

Et voici la troisième étape. Elle va se développer selon la direction ébauchée dans la crise précédente. Ou bien, ce sera le renoncement progressif à la lutte pour le bonheur, le dépit, l'amertume, la révolte : « Mon mari n'est pas l'homme que j'avais cru — Ma femme n'est pas celle que j'avais cru — Je me suis trompé. » On peut alors songer au divorce. Ou bien à vivre une existence de disputes sans issue. Ou bien s'accorder par la capitulation de l'un des deux époux qui renonce à sa personnalité propre. Ou encore, on peut s'accommoder dans la médiocrité, jeter le manche après la cognée les deux époux prendront leurs distances, ils organiseront chacun leur vie et deviendront de plus en plus secrets l'un pour l'autre.

La seconde direction est celle du courage : accepter courageusement la réalité : accepter

son conjoint tel qu'il est, dépouillé de l'auréole avantageuse dont on l'avait paré; et essayer de le comprendre ! Oui, il a des défauts, il a des problèmes qu'il ne parvient pas à résoudre. Il ne se comprend pas lui-même et réagit très mal quand on dénonce ses fautes, précisément parce qu'il ne se sent pas la force de les surmonter. Mais on peut l'aider d'une tout autre manière : justement en l'aimant, non plus tant pour ses qualités que pour ses difficultés, en le comprenant, en comprenant ce qui lui a manqué dans son enfance, ce qui lui manque encore et en le lui donnant.

C'est donc affronter les problèmes au lieu de les éluder; les affronter ensemble et chercher ensemble à les résoudre par une compréhension plus pénétrante et de l'autre et de soi-même. Des difficultés, il y en a dans tous les mariages. Weatherhead, le clergyman et psychologue anglais bien connu, parle quelque part d'un couple venu le voir et qui lui dit : « Oh ! nous, nous n'avons jamais eu de dispute. » Weatherhead ajoute qu'il a pensé en lui-même : « Ou bien ces gens-là mentent, ou bien l'un des deux a écrasé l'autre. »

Ces problèmes, on ne peut guère les imaginer au temps des fiançailles. On m'a demandé une fois de parler des conflits conjugaux à un cours pour fiancés. Mais tous mes auditeurs étaient persuadés qu'ils n'en auraient jamais. C'est pour cela que la déception est si grande quand les difficultés surviennent, qu'on a pitié de soi, qu'on se croit victime d'une malchance exceptionnelle.

Alors on soulage déjà beaucoup les époux en leur disant : « Vous avez des difficultés ? c'est normal; tous les couples en ont. C'est même heureux; ceux qui réussissent leur mariage, ce sont ceux qui affrontent leurs difficultés ensemble et qui les surmontent. Et ceux qui n'en ont pas le courage échouent. » On aide encore bien plus un tel couple en lui parlant de nos propres difficultés, des problèmes qu'il a fallu résoudre dans notre mariage, du temps qu'il a fallu pour nous comprendre mieux, des crises qui ont été nécessaires et des changements profonds par lesquels nous avons dû passer pour parvenir à une unité plus réelle et respectueuse de nos diversités.

Oui, ce sont les oppositions mêmes de caractères, de goûts, d'habitudes, de préjugés et de convictions qui obligent à un grand effort de compréhension qui entraîne un développement tout nouveau de chacun des époux. J'ai relevé un joli mot de Mme Tolstoï, la femme du célèbre écrivain, dans son Journal intime : « Je n'écris dans mon Journal que lorsque nous sommes fâchés. » C'est dire qu'un conflit avec son mari déclenchait en elle une secousse salutaire, éveillait beaucoup de réflexions qu'elle débattait dans son Journal. Bien sûr, le lendemain, quand ils se retrouvaient, tout cela devait lui apparaître moins grave qu'elle ne l'avait cru.

Il y a pourtant toujours quelque chose de vrai dans ces mouvements passionnels qu'une crise soulève. Et c'est le lendemain qu'il importe d'examiner calmement ensemble les problèmes latents qu'ils révèlent. C'est alors qu'une ouverture plus profonde les éclairera d'un jour nouveau pour en comprendre les causes cachées. Au contraire, beaucoup d'époux, trop contents d'avoir retrouvé la paix, tournent alors la page, comme ils disent, mais sans en avoir rien appris, et suspendent le dialogue jusqu'à la prochaine crise où il reprendra sa forme violente et stérile.

Il faut du courage pour regarder en face tous les problèmes que pose l'adaptation com-

plète de deux personnes. Les êtres humains sont très différents les uns des autres; c'est une vérité qui crève les yeux, et pourtant très peu de gens veulent vraiment l'admettre, surtout quand il s'agit de leur femme ou de leur mari. Qu'il ait d'autres goûts, d'autres attitudes, d'autres aspirations, est ressenti au premier abord comme un défi, un blâme, une offense, une provocation. Nous voyons les mêmes réactions chez les parents quand ils découvrent chez leurs enfants adolescents des tendances qu'ils réprouvent hautement. Arriver à comprendre que son conjoint est profondément différent de soi demande donc déjà un cheminement considérable.

## POUR SE COMPRENDRE, IL FAUT ADMETTRE LES DIFFÉRENCES DE NATURE.

Je pense à un couple ami. Le mari est professeur à l'université et écrivain de renom. Les penseurs et les poètes ont besoin de longs moments tranquilles pour méditer, pour mûrir leur œuvre, des moments où ils ont l'air de ne rien faire. « Puisque tu ne fais rien, interrompt sa femme, ménagère très active, viens m'aider à dresser l'échelle au jardin pour cueillir les pommes. » Puisque tu ne fais rien ! Nous avons là l'opposition de deux tempéraments, l'un méditatif, l'autre porté à l'action et notre professeur ne s'est pas senti compris. Une autre femme ne comprend pas que son mari a besoin, au contraire, de travailler de ses mains après des heures de bureau. S'il prend une scie, elle ne voit que les saletés qu'il fait sur le tapis et elle lui en fait grief. Mais le mari pourrait prendre quelques précautions : il n'a pas encore compris que la femme s'identifie à son home au point que si l'on salit le tapis c'est comme si on la salissait elle-même.

Ainsi, faute de compréhension, chacun risque de méconnaître les besoins de l'autre, surtout de ne pas se rendre compte de leur importance pour lui. Alors il lui arrive de s'en moquer, ce qui le blesse gravement; d'ironiser sur telle ou telle marotte, sur la collection de timbres du mari ou les essais de peinture de l'épouse. Une plaisanterie d'amoureux peut être pleine de charme; mais quand la moquerie révèle l'incompréhension, elle peut faire très mal.

Il y a aussi des différences fondamentales entre les types humains : les extravertis qui aiment la vie sociale, la gaîté, le mouvement et les introvertis qui recherchent la tranquillité et le sérieux. C. G. Jung les a décrits et nous a montré aussi que la raison et le sentiment s'opposent comme deux pôles, ainsi que l'intuition et le sens du réel. D'instinct, un homme très rationnel va épouser une femme très sentimentale et cette complémentarité va, tout d'abord, l'enthousiasmer. Mais à la longue il voudra lui faire entendre le langage objectif de la raison; il s'agacera de n'y point parvenir, voudra lui démontrer qu'elle n'est pas logique dans ses explosions sentimentales, ce dont elle n'a nul souci. Et elle reprochera à son mari ce ton de raisonneur glacial qui étouffe la vie. De même, un esprit intuitif et un esprit scientifique auront grand'peine à se comprendre : pour le premier, les choses ne sont pas des choses mais des symboles d'autres valeurs qu'il rêve et qu'il y rattache; pour le second, les choses ne sont que ce quelles sont, rien que ce qu'on en peut mesurer et peser. Et

pourtant ces êtres sont faits pour se compléter, pour découvrir, l'un par l'autre, ce qu'ils ignoraient encore, et c'est là un des sens du mariage.

## POUR SE COMPRENDRE, IL FAUT ADMETTRE COMBIEN L'HOMME ET LA FEMME SONT DIFFÉRENTS L'UN DE L'AUTRE.

À ces différences entre les types humains s'ajoute celle des sexes. L'homme et la femme sont fondamentalement différents, bien plus qu'ils ne le croient. C'est pour cela, tout à la fois, qu'ils ont tant de peine à se comprendre et si besoin l'un de l'autre pour se développer. Je crois même que jamais un homme ne peut comprendre tout à fait une femme, ni une femme comprendre tout à fait un homme.

Ainsi l'homme a un esprit théorique et la femme un esprit plus personnel. Il m'arrive, quand je parle à ma femme d'une question générale, d'un débat d'idées, que celle-ci me demande : « Mais de qui parles-tu donc ? » Je ne parlais de personne; j'exposais une théorie. Mais ma femme avait besoin de la rattacher à un cas concret, à une personne. La femme pense en personnes, elle pense en fonction de personnes. Voyez les hommes entre eux, ceux, par exemple, qui se réunissent au Café du Commerce pour une partie de cartes. Ils font des théories magnifiques sur la façon de conduire le monde et d'y instituer la paix et l'amour universels. Mais ces théories sont abstraites, sans relation avec la réalité immédiate. Si leur femme était là, elle rirait et dirait : « Tu ferais mieux de m'aider à essuyer la vaisselle ou de t'occuper de ton fils et de ses difficultés scolaires, au lieu de me laisser tout le souci de consulter des pédagogues et des psychologues pour le tirer d'affaire. » C'est donc de la femme et sous son influence que l'homme peut acquérir le sens de la personne. Une civilisation construite par l'homme seul demeure abstraite, froide, technique, inhumaine.

La femme, aussi, pense en détails. Les détails l'intéressent plus que les idées générales. Elle a besoin de raconter, quand elle se retrouve avec son mari, tous les détails de sa journée, quel chapeau portait son amie, quel manteau telle autre; ce qu'a dit la concierge ou la marchande de primeurs et ce qu'elle a répondu. Bientôt l'homme écoute d'une oreille distraite parce qu'il n'a pas compris que la femme est ainsi faite que les détails ont une grande importance pour elle. À lui, tout cela paraît bien menu et monotone. Et quand la femme sent que son mari ne l'écoute plus, qu'il lit plutôt son journal sur les grands problèmes du monde, elle se sent seule. Seule, la femme s'enfonce toujours plus dans les détails qui ont pour elle toujours plus de poids, les commérages, les jalousies de voisinage, les différences de prix d'un magasin l'autre.

Cette femme parlera toujours plus, elle racontera toujours plus, mais ce ne sera plus qu'un monologue. Pour toute réponse le mari haussera de temps en temps les épaules. Et l'ennui, cet ennemi n° 1 du mariage, comme l'écrit le Dr Théo Bovet, entrera peu peu à dans ce foyer. Il est bien clair que l'homme doit apprendre de la femme l'importance des détails concrets et personnels sans lesquels les idées générales ne sont plus que des théories

creuses. Et c'est dans la mesure même où il le comprend qu'il pourra à son tour élargir l'horizon de sa femme, rattacher sa vie personnelle à la vie de l'esprit, enrichir sa culture et sa réflexion. L'ennui dont il se plaindra un jour, c'est lui qui en est responsable, car c'est lui qui devait apporter des idées plus fécondes à sa femme.

La parole, elle-même, a un autre sens pour l'homme et pour la femme. Par la parole l'homme exprime des idées et des informations; la femme, des sentiments et des émotions. C'est ce qui explique que la femme peut raconter dix fois la même anecdote qu'elle a vécue : ce n'est pas pour en informer son mari, qui la coupe d'un ton agacé : « Mais je le sais déjà, tu me l'as déjà dit. » La femme a besoin de le raconter encore pour décharger l'émotion que l'évènement a soulevée dans son coeur. Beaucoup d'hommes n'arrivent même pas à exprimer des sentiments, à prononcer le « Je t'aime » que leur femme aimerait entendre cent fois. Elle demande : « Est-ce que tu m'aimes ? » Il répond : « Tu le sais bien. » Ce n'est pas qu'elle l'ignore, mais qu'elle désirerait toujours se l'entendre dire à nouveau. Et précisément son mari ne le dit pas.

Il exprime ses sentiments autrement, par une caresse, par un regard, voire par un grognement bourru. Ou encore par un langage plus indirect que la femme doit apprendre à comprendre. Je me rappelle toujours une femme qui souffrait justement de ne jamais entendre de son mari un mot tendre. Un jour, toute émue, elle est venue me voir : sans même l'en avoir avertie, son mari avait fait venir des ouvriers pour refaire le parquet du salon. Toute la maison était bouleversée et sale, il avait fallu entasser les meubles au corridor. Cette femme en était tout irritée. — Je lui dis : Chacun parle comme il peut ! c'est là la façon dont votre mari vous dit son amour. Sautez-lui au cou, si vous le comprenez, et dites-lui : « Faut-il que tu m'aimes pour faire de telles dépenses pour me procurer un plus beau salon ! »

Beaucoup de ménages aussi vivent un perpétuel conflit entre la profession et le foyer, et cela surtout lorsque la profession du mari est très intéressante et captivante. Pensez à notre chirurgien de New York ! J'ai vu cela dans un grand nombre de foyers de médecins, de pasteurs, de professeurs, d'industriels. Parce que la femme n'a pas compris l'immense importance de la vocation pour l'homme. Elle a épousé l'homme, mais pas sa vocation. Dès lors, leurs intérêts ne sont plus les mêmes. Lui est tout absorbé par son travail dont il ne parle plus guère à sa femme, justement parce qu'il la sent tout agacée par cette concurrence qui lui prend son mari. Elle n'y voit plus que les soucis et les ennuis qui fatiguent son mari et lui donnent un air sombre et absent quand il rentre à la maison, les dîners d'affaires auxquels elle n'est pas admise, les voyages, les heures supplémentaires où il retourne à son bureau, les appels d'urgence. Son mari grogne contre cet importun en refermant le téléphone; devant elle, il exhale sa mauvaise humeur. Elle ne le voit pas chez le malade, un instant plus tard, où il se comporte en médecin plein d'empressement, de sollicitude et d'intérêt pour les problèmes que pose le cas.

Alors la jeune femme peut prendre en grippe la vocation de son mari, qui, pour lui, est toute la richesse passionnante de sa vie, et ils vivent dans deux mondes différents. Elle dit « ton bureau » sur un ton de mépris. Elle se sent en dehors de l'existence de son mari et n'en avoir plus que des miettes qu'elle mendie. Ou bien elle prend sa revanche en se créant un

monde à elle, dont elle parle de moins en moins parce que son mari le juge bien futile, dans la toilette, les comités ou les œuvres dont le mari dénonce la vanité. Pour se comprendre, il faut s'intéresser à ce qui intéresse l'autre, comprendre pourquoi cela l'intéresse. Il n'en parle que s'il sent que l'autre s'y intéresse; et c'est lorsqu'il en parle que celui-ci peut en comprendre toujours mieux l'intérêt. Alors l'horizon de chacun des deux époux s'élargit au lieu de se rétrécir. Une vraie compréhension apporte toujours un dépassement de soi. Alors le foyer peut servir de racine à la vocation, et la vocation nourrir la vie spirituelle du foyer. L'opposition dont souffrent tant de couples peut se résoudre. Mais ces différences entre l'homme et la femme vont se retrouver jusque dans le domaine même qui les unit : dans l'amour.

## POUR SE COMPRENDRE, IL FAUT ADMETTRE LES DIFFÉRENCES EN AMOUR.

Un psychologue a dit une fois, en comparant la vie du couple à un spectacle : l'amour, pour la femme, c'est la pièce de théâtre elle-même; pour l'homme, c'est l'entr'acte. L'image me paraît juste. Pour l'homme, l'amour est une impulsion très puissante, mais temporaire, surtout sexuelle, toute faite de désir et d'élan. Après quoi ses préoccupations l'attirent ailleurs et la femme a l'impression d'être délaissée. Je parle, naturellement, des hommes bien virils. Ceux qui ne s'intéressent qu'à l'amour ne le sont guère !

Je me rappelle une jolie nouvelle, dont j'ai oublié l'auteur : il décrivait un jeune couple au retour de son voyage de noces. Pendant quelques semaines les amoureux ne s'étaient pas quittés, ils étaient tout l'un pour l'autre. Et voici, le lendemain, le mari retourne à son bureau; la jeune femme s'assied sur un tabouret et fond en larmes : « Maintenant, je suis toute seule, je suis toute seule ! » Un jour viendra, espérons-le, où cette jeune femme se relèvera de son tabouret et reprendra goût à la vie. Mais ce sera précisément parce que tout ce qu'elle fera, elle le fera par amour de son mari. Elle cuisinera par amour, elle balayera par amour, elle fera la lessive par amour. Car l'amour, pour la femme, c'est la vie tout entière.

Tandis que l'homme s'intéresse à son travail pour ce travail lui-même, pour les problèmes techniques qu'il faut résoudre, pour la compétition de la carrière et le succès. L'amour, il y pensera quand il retrouvera sa femme à la maison. Même alors, il y aura une différence : la femme a surtout un besoin sentimental que l'homme méconnaît souvent. Elle voudrait des mots doux, se promener avec son mari, vibrer avec lui devant ce qu'elle admire, communier avec lui dans le silence de l'exaltation. Pour elle, l'amour, c'est un haut niveau permanent d'affection. C'est pour cela que la femme voudrait toujours que son mari reste avec elle; elle compte les heures qu'il lui donne, les dimanches où il reste à la maison, les soirées où il l'emmène au cinéma. C'est sa manière d'exprimer son amour. Si son mari va au match, elle gémit : « Alors, tu ne m'aimes plus ! » S'il s'intéresse à autre chose, c'est qu'il ne s'intéresse plus à elle !

Souvent même, la femme ne peut connaître une pleine jouissance sexuelle que si celle-ci s'insère dans un contexte d'entente harmonieuse et de longue communion affective. La courbe amoureuse, chez l'homme, a, au contraire, l'aspect d'une montée brusque vers un sommet et d'une descente non moins brusque. Elle est essentiellement sexuelle et impérative. C'est ce qui fait dire parfois à la femme : « Tu ne m'aimes pas, tu me désires ! » Cela signifie : je ne peux pas comprendre ni accepter cette forme masculine de l'amour, impulsive et brève. Je voudrais que mon mari ait un amour pareil au mien, sous sa forme douce et permanente. De telles incompréhensions peuvent aller, chez la femme, jusqu'au dégoût de la vie sexuelle. Que son mari, tout à coup, veuille s'unir à elle alors qu'ils sont encore tout irrités d'une dispute, elle a grand'peine à le comprendre.

Beaucoup de femmes, aussi, comprennent difficilement les confidences de leurs maris sur leurs tentations sexuelles. Qu'un homme si éminent, si honorable et si intelligent en soit là, aux prises avec des tentations si élémentaires et si vulgaires, son épouse en est toute scandalisée. Elle pense surtout que s'il l'aimait vraiment il ne rêverait pas d'autres femmes, alors que c'était justement une grande preuve d'amour de sa part de s'ouvrir ainsi à elle. Mais ce mari ne se sent pas compris, il se sent jugé, voire méprisé. Il va se renfermer. Il se gardera désormais de telles confidences qui assombrissent l'unité conjugale. Et ce voile de silence pourra compromettre leur union bien plus que son instinct sexuel, La meilleure protection contre les tentations sexuelles, c'est de pouvoir en parler ouvertement et de trouver dans la compréhension de l'épouse, non certes une complicité, mais une aide efficace et bienveillante pour en triompher.

## IL FAUT COMPRENDRE POUR S'AIDER MUTUELLEMENT.

Cela va plus loin. Dans ce domaine sexuel, comme dans beaucoup d'autres, tel celui de l'orgueil ou de l'honnêteté, les femmes sont, en général et « en gros » plus morales que les hommes. Je dis bien « en gros », car rien n'est plus faux ni plus dangereux que de faire des comparaisons morales entre les êtres humains. Nous ne pouvons jamais oublier le mot du Christ : « Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers. » Il n'est pire aberration que de se flatter de ses vertus morales et de se croire exempt des péchés que l'on dénonce chez autrui.

Mais, parlant ici à la manière du monde, je dis que c'est souvent le mari qui est moins moral que la femme. Ou, tout au moins, que l'homme, en général, est plus conscient de ses péchés que la femme. Il est très conscient de ses convoitises sexuelles, de mentir à sa femme ou à son concurrent, de tromper le fisc, ou d'être trop orgueilleux de ce qu'il fait. C'est peut-être pour cela qu'il va moins volontiers à l'Église que la femme : il s'y sent moins à l'aise; il se juge un peu pharisien à afficher ainsi publiquement sa piété, alors qu'il sait très bien ce qui n'est pas en ordre dans sa vie réelle et qu'il ne se sent pas en mesure d'y remédier. C'est peut-être aussi pour cela qu'on voit à l'Église plutôt des hommes peu virils,

peu engagés dans la bataille de la vie, des fonctionnaires, des instituteurs, qui peuvent plus facilement mener une existence apparemment impeccable.

Comme de tels hommes, les femmes sont, en général, moins conscientes de leurs péchés. Par exemple, la jalousie : une femme peut persécuter atrocement sa belle-fille sans avoir la moindre idée qu'elle est animée en cela par la jalousie. Vous la blesseriez gravement en le lui disant ! Au contraire, elle est persuadée d'agir par amour : c'est par amour pour son fils, et aussi, pense-t-elle, par amour pour sa belle-fille qu'elle dénonce chez celle-ci les défauts qu'elle lui trouve et cherche à l'en corriger pour qu'ils soient tous les deux plus heureux. Elle pourra entendre sans malaise à l'Église de beaux sermons sur l'amour et y applaudir dans son cœur, sans du tout se rendre compte qu'elle est pleine d'agressivité envers sa belle-fille qui accueille de si mauvaise grâce ses bons conseils ! C'est peut-être aussi pour cela qu'il y a tant de femmes scrupuleuses, qui se cherchent de menus péchés, faute d'être conscientes des autres.

Il en résulte que l'homme est en général plus chargé de sentiments vrais de culpabilité et qu'il a d'autant plus de peine à s'en ouvrir à sa femme que celle-ci lui apparaît et se considère elle-même comme plus vertueuse. Comment le comprendrait-elle, elle qui a une conduite si méritoire ? Il craint qu'elle le méprise. Elle lui apparaît comme un gendarme, une incarnation de la loi morale. C'est peut-être aussi pour cela qu'il aura plus de peine s'ouvrir à un pasteur ou à un prêtre, incarnation, lui aussi, à ses yeux, de la morale. Et voilà, il parlera peut-être à une femme d'un niveau social et culturel inférieur, à une femme un peu légère et qu'il estime, au fond, beaucoup moins que son épouse, mais avec laquelle il se sent plus à l'aise, une femme qui l'admire et qui l'accepte tel qu'il est, y compris tout ce qui, dans son propre comportement, le déçoit lui-même.

C'est là le mécanisme de beaucoup d'adultères, que la femme vertueuse dénonce alors avec une sévérité scandalisée et implacable quand elle s'en aperçoit; en cela elle est encore persuadée d'agir par amour pour son mari, mais elle achève de creuser le fossé qui les sépare. Du point de vue de la morale, bien sûr, cette femme drapée dans sa vertu a raison. Elle prend tout le monde à témoin de son bon droit. Si je me hasarde à lui proposer d'essayer de comprendre son mari, elle jugera que je prends parti pour celui-ci contre la morale qu'il bafoue !

Mais c'est bien faute d'avoir été compris, il y a longtemps déjà, par sa femme, que cet homme s'est lentement laissé aller sur une voie qu'il condamne lui-même, ce qui le charge justement davantage de sentiments de culpabilité et de réflexes de repli et de régression. Il arrive qu'un adultère ne soit pas, avant tout, un problème sexuel; quelquefois, bien sûr; je ne suis pas dans les nuages ! Mais même dans ses tentations charnelles, ou dans ses défaillances envers l'honnêteté ou l'humilité, un homme ne peut être aidé que s'il se sent compris, accepté tel qu'il est, avec toute sa misère. Cet accueil généreux est alors pour lui un reflet de celui de Dieu, qui nous aime, non pas pour nos vertus, mais pour notre faiblesse : « Je suis venu, dit le Christ, non pour les bien portants, mais pour les malades. »

Il faut voir cette maladie universelle, cette foule innombrable d'hommes et de femmes tout chargés de leurs secrets, tout chargés de peurs, de souffrances, de chagrins, de déceptions et de culpabilités. Il faut comprendre leur solitude tragique. Ils peuvent se mêler à la

vie sociale, y jouer même un rôle en vue, y faire une brillante carrière, présider des clubs, remporter des championnats sportifs, aller au cinéma avec leur femme, mais ce qui ronge leur cœur, ils peuvent passer des années sans rencontrer personne en qui ils aient assez confiance pour s'en ouvrir.

## POUR COMPRENDRE, IL FAUT SAISIR LE RÔLE DU PASSÉ.

Les hommes se sentent toujours jugés sur les apparences. Mais ces apparences d'aujourd'hui sont les conséquences lointaines d'un enchaînement de réactions qui remonte à des blessures premières. Les hommes sont tous, eux-même, victimes autant que coupables. Ils peuvent aller chez un psychothérapeute. Ils ont confiance que celui-ci ne les jugera pas, mais qu'il cherchera sans préjugé à comprendre ce qui s'est passé dans leur vie, pourquoi ils sont devenus ce qu'ils sont. Bien sûr, pour des malades proprement dits, il faut des psychothérapeutes. Leur travail est long et difficile parce que, justement, des réactions plus tragiques ont éveillé de fortes résistances contre toute prise de conscience profonde de soi. Mais jamais les psychothérapeutes, fussent-ils dix fois plus nombreux, ne viendront à bout de toutes les souffrances morales des hommes, pas plus que les pasteurs ou les prêtres ne peuvent y suffire. Alors il faut que nous devenions tous, en quelque mesure, psychothérapeutes les uns des autres.

L'essence de la psychothérapie, c'est justement d'écouter, d'écouter longuement et passionnément, d'aimer et de respecter, et de chercher à comprendre, à remonter des apparences aux causes cachées ou lointaines. C'est l'expérience quotidienne des psychologues : qu'un homme raconte sa vie d'abord d'une manière hâtive, simplifiée, comme un curriculum vitæ. On ne comprend pas encore grand'chose à ce tableau trop schématique. Mais il ne faut pas l'arrêter. C'est après avoir dit tout ce qui lui paraissait important que d'autres souvenirs plus chargés d'émotion remontent à son esprit. Ce sont souvent des incidents qui lui paraissent si minimes qu'il n'aurait pas pensé à les raconter sans y être encouragé par l'attention extrême avec laquelle il est écouté.

Alors, peu à peu, il en découvre lui-même la portée. Je peux le comprendre parce qu'il commence à se comprendre mieux lui-même. Il se rend compte de l'importance de ses toutes premières impressions d'enfant, de la façon dont il a pris conscience de lui-même et du monde, des relations qu'il avait avec ses parents surtout, avec chacun des deux parents, puis avec les frères et sœurs et les autres personnages qui sont entrés peu à peu dans son univers. La psychologie moderne nous a appris le rôle décisif que jouent les événements des premières années où se détermine pour sa vie entière l'attitude d'un être envers autrui. Beaucoup de ces événements sont oubliés. C'est à force d'en parler que surviennent des réminiscences ou des rêves qui les évoquent dans leur langage voilé.

Il est donc vain d'espérer comprendre sa femme ou son mari sans écouter longuement, et avec un intérêt très vif, ses récits d'enfance et de jeunesse. Mais quelle aventure merveilleuse, prodigieuse, quand cette exploration, cette découverte de soi et de l'autre peut se faire entre

époux ! C'est alors qu'on réalise ce que tous les jeunes espèrent en se mariant : s'aider efficacement l'un l'autre, Et ce n'est pas seulement une aide libératrice pour chacun, mais une qualité toute nouvelle d'intimité qui vient illuminer leur mariage, une construction d'un bonheur plus grand et plus fécond. J'ai perdu mon père à l'âge de trois mois. C'est dire que je ne l'avais jamais pleuré, que je n'étais pas conscient de la frustration qui avait marqué ma vie. Je me rappelle le jour où, après un long entretien avec ma femme dans une atmosphère de recueillement devant Dieu, j'ai tout à coup éclaté en sanglots et déchargé ainsi une charge émotionnelle si longtemps refoulée. Je ne savais pas alors, et elle non plus, que ma femme avait joué ce jour-là le rôle d'un psychothérapeute qui devait m'ouvrir à moi-même une carrière de psychothérapeute.

Dans une telle aventure, chacun des deux époux évolue. Chacun dépasse les réflexes naturels propres à son type et à son sexe. C'est l'échange total. Chacun donne à l'autre ce qu'il a de plus précieux, et chacun donne à l'autre ce qui lui manque. Il ne s'agit plus d'un amour masculin ou d'un amour féminin, mais d'un amour largement humain, où s'intègre chaque aspect particulier de l'amour. C'est enfin ce sentiment d'unité qu'on n'atteint que lorsqu'on est sûr de ne plus rien se cacher.

Cela ne signifie pas que l'on n'aura plus rien à découvrir ni plus rien à se dire. Tout au contraire. Ce n'est pas un état achevé, mais plutôt un mouvement qui se développe sans cesse. À faire l'expérience de la richesse de la compréhension mutuelle, la passion de comprendre encore mieux grandit et rien n'aide à s'ouvrir davantage que de sentir chez le partenaire cette passion de nous comprendre. Les époux retournent ensemble sur les lieux de leurs jeunesses respectives. Ils revoient ensemble tel arbre auquel la fillette venait parler chaque jour comme à un confident intime, tel monticule sur lequel le garçon construisait un monde de rêve qui préfigurait toute l'œuvre de sa vie.

Mais il n'y a pas que de beaux souvenirs; pas seulement des souffrances subies par le sort ou par la faute et l'incompréhension des autres. Il y a tout ce dont on a honte, tout ce qu'on voudrait effacer de son passé et dont on se sent responsable. Alors le dialogue conjugal prend un sens de confession. Cela ne saurait, bien entendu, remplacer la confession rituelle, au confessionnal pour un catholique, au culte public pour un protestant. Mais si c'est moins valable d'un côté, ça l'est davantage d'un autre. Car il est plus dur de dévoiler ses fautes à celui-là même dont on partage la vie, à l'amour et à l'estime duquel on tient par-dessus tout. Et puis, il peut y avoir réciprocité : souvent une courageuse confession de l'un des époux en provoque une de la part de l'autre. Et la joie immense qui jaillit alors est bien un reflet de l'immense grâce de Dieu que dispense l'Église.

## POUR SE COMPRENDRE TOUT À FAIT, IL FAUT SOUMETTRE SA VIE À JÉSUS-CHRIST.

Oui, cette joie est complète si les époux peuvent prendre conscience de cette signification religieuse de leur grande expérience. Je veux achever maintenant l'histoire de mon confrère américain. S'il m'avait raconté l'épisode du cinéma du vendredi soir, c'était parce qu'il

s'était passé depuis lors des choses bien plus grandes dans sa vie. Il avait rencontré Jésus-Christ et l'avait accepté comme maître de sa vie. Aussitôt, il avait commencé à écouter sa femme dans un esprit tout nouveau. Il en est ainsi de toute expérience religieuse vraiment vivante. Car Dieu s'intéresse passionnément à chaque personne humaine; Le trouver, c'est aussi recevoir de Lui cet intérêt intense pour ceux qu'on côtoyait sans les voir ni les comprendre. On ne peut pas ouvrir son cœur à Dieu sans l'ouvrir aussi au prochain.

Inversement, puisque Dieu est toujours à la recherche de l'homme pour l'arracher à sa solitude et à son désarroi, toute personne qui se penche avec ferveur sur son prochain est pour celui-ci un instrument de l'amour divin, même si ni l'un ni l'autre n'est croyant. Mais mon chirurgien, lui, se rendait bien compte que Dieu lui-même lui ouvrait les yeux et mettait dans son cœur cette passion nouvelle pour comprendre sa femme. Il m'en parlait encore avec une grande émotion.

Maintenant, ce n'était plus tel ou tel besoin de sa femme qu'il comprenait; c'était sa femme elle-même qu'il avait commencé à comprendre. Vous le voyez : le conseil de son ami le psychiatre avait été juste, ce conseil de sortir un soir au moins par semaine avec elle, conseil qu'il lui avait donné d'ailleurs avec tact et avait su lui faire accepter. Mais ce n'était encore qu'un conseil. Le chirurgien l'avait suivi ponctuellement, mais rien n'avait, au fond, changé dans son attitude intérieure à l'égard de sa femme. Il aurait fallu une étincelle, et les étincelles sont toujours, non pas de l'ordre intellectuel, mais de l'ordre spirituel.

Tout à coup, le chirurgien s'était senti terriblement responsable de la nervosité de sa femme. Il comprenait que l'envoyer simplement chez le psychiatre ne le déchargeait nullement de sa responsabilité. Pendant qu'il vivait une vie passionnante à l'hôpital, pendant qu'il faisait des opérations, qu'il sauvait des vies, faisait des recherches, des publications, sa femme mourait d'inanition affective à la maison et il ne s'en était pas aperçu !

C'est bien ce qu'avait vu le psychiatre, et il avait donné un excellent conseil. Ainsi la psychologie peut révéler des problèmes et suggérer de sages mesures. Mais une solution radicale des problèmes exige une transformation plus profonde qui est d'ordre spirituel. C'est ce changement d'esprit que la Bible appelle « métanoïa » : changement d'esprit, et aussi retour en soi-même, humiliation, prise de conscience des responsabilités méconnues.

Devant l'ampleur qu'ont pris les conflits conjugaux, on multiplie maintenant les consultations conjugales et les cours de psychologie, et on fait bien. Mais il est clair que des consultations et des cours ne pourront jamais suffire devant la dégradation actuelle du mariage. Il faut plus que de bons conseils. Il faut une contagion nouvelle qui porte à un changement des dispositions du cœur, un souffle nouveau, un souffle du Saint-Esprit. Aucune force au monde ne peut toucher l'homme plus profondément en son cœur, pour le rendre, enfin, plus apte à comprendre autrui. Il découvre ses responsabilités. Il comprend qu'il faisait du mal à celui qu'il ne comprenait pas, que ne pas comprendre, ne pas chercher à comprendre, c'était s'enfermer dans un aveuglement égoïste,

Un mari qui dénonçait les défauts de sa femme et qui se plaignait du mauvais sort qui l'avait uni à elle, justement, il se reconnaît bien responsable de ces défauts, puisqu'il n'a pas su lui donner le climat conjugal dans lequel elle aurait pu se développer, s'épanouir, progresser, surmonter avec son aide ses difficultés personnelles. C'est parce qu'elle ne se

sentait pas comprise qu'elle a régressé, qu'elle s'est figée dans ses réactions naturelles. Elle a pu être comprise par un psychothérapeute; mais c'est encore bien plus fécond si elle est comprise par son mari.

Telle était la grande expérience de ce couple américain : une religion vivante — et non plus une religion d'idées ou de sentiments seulement — avait transformé leur vie. « Vous pensez bien, me dit le chirurgien, que nous n'allons plus au cinéma tous les vendredis. Nous n'avons plus besoin de cela. Et nous n'avons pas trop de temps pour nous ouvrir l'un à l'autre, pour nous dire tout ce que nous n'avions jamais pensé à nous dire, pour nous découvrir et nous comprendre, et pour chercher ensemble l'inspiration de Dieu pour notre foyer. »

Vous connaissez cette belle prière de saint François d'Assise : « ... Seigneur ! faites que je cherche plus à comprendre qu'à être compris. » C'est ce désir nouveau qu'éveille le Saint-Esprit chez des époux et qui transforme leur mariage. Tant que nous sommes préoccupés surtout d'être compris par notre femme, nous sommes malheureux, envahis par la pitié de nous-mêmes, l'esprit de revendication et le repli amer. Dès que nous nous préoccupons de la comprendre, de comprendre ce que nous n'avions pas compris encore, et le tort que nous avions de ne pas comprendre, alors le sens des événements change. Vous connaissez ces films où les roues des voitures semblent tourner à l'envers à cause de la périodicité des images du cinéma que notre œil ne voit pas. Eh bien ! cette même roue, ce même enchaînement de réactions qui portait l'incompris à se refermer et à être, de ce fait, toujours moins compris, elle peut tourner en sens inverse sous un éclairage nouveau : dès qu'il se sent compris, l'être humain s'ouvre, et parce qu'il s'ouvre il peut aussi se faire mieux comprendre.

Cela paraît si simple quand on y pense. Pourquoi donc est-ce si rare ? C'est qu'il y faut une étincelle, quelque chose qui déclenche tout ce changement des dispositions du cœur, et cette étincelle, elle ne se fabrique pas selon une recette. On peut aider quelqu'un pendant longtemps, avec beaucoup de sollicitude, de science, de conscience, sans que l'étincelle jaillisse. On peut lui être utile, l'éclairer sur lui-même par des tests, des analyses de rêves, on peut lui donner de bons conseils et obtenir quelques progrès sans qu'aucun bouleversement décisif vienne encore transformer son attitude dans la vie. Alors cela demeure un effort laborieux, une sorte d'école dont on doit suivre le programme pas à pas, sans savoir si on obtiendra le diplôme. Cet homme peut comprendre et apprendre beaucoup de choses, mais il n'a pas trouvé encore le secret de la compréhension.

Trouver le secret de la compréhension, le secret de la vie, c'est un événement intérieur, non plus une acquisition d'une connaissance nouvelle, mais une découverte, une conversion. Cela peut arriver au moment même où l'on en désespérait et généralement d'une tout autre manière qu'on ne l'aurait imaginé. On peut avoir lu beaucoup de livres, entendu beaucoup de sermons, accumulé beaucoup de science, et tout à coup, c'est un tout petit mot qui frappe, une rencontre, un deuil, une guérison, un regard ou un spectacle de la nature, dont Dieu se sert pour toucher un homme.

Même quand c'est le psychothérapeute qui y contribue, c'est presque à son insu, sans qu'il s'en soit bien rendu compte, sans qu'il l'ait voulu et calculé. Cela tient moins à sa science qu'à l'amour compréhensif qu'il porte à son patient, à cette relation personnelle

mystérieuse qui les attache à l'un à l'autre. C'est donc un événement spirituel, c'est une grâce.

Oui, tout bienfait vient de Dieu, est un cadeau de Dieu. Toute libération de la solitude, de la peur, de la souffrance ou du remords est un effet de l'amour miséricordieux de Dieu, même si celui qui en bénéficie et celui qui en a été l'instrument ne s'en rendent compte ni l'un ni l'autre et s'en attribuent tout le mérite à eux-mêmes.

Mais heureux sont les époux qui peuvent le reconnaître, qui comprennent que leur bonheur leur est donné par Dieu, qui peuvent s'agenouiller ensemble pour le remercier, non seulement de l'amour qu'il a mis dans leur cœur, des enfants qu'il leur a accordés et de toutes les joies de la vie, mais aussi pour ces progrès qu'il leur fait faire par cette difficile école de la compréhension mutuelle.

Mais voici, c'est justement dans le domaine religieux que les hommes sont le plus timides à s'ouvrir ! Même entre des époux très unis. Je suis souvent étonné : voici un couple qui s'est marié à l'Église, avec un idéal chrétien, chacun des époux est croyant, pieux; ils vont tous deux au temple ou à l'église catholique et à la confession; ils prennent la communion. Je leur demande : « Est-ce que vous priez ensemble ? est-ce que vous vous recueillez ensemble ? » — « Non. » Ou seulement des prières apprises, conventionnelles, sans élan, des prières que l'on fait par devoir, sans spontanéité. Il peut arriver qu'au chevet d'un enfant malade chacun pense en lui-même : « Il faudrait prier ensemble », sans qu'aucun n'ait le courage de le proposer. Ou bien, c'est l'un des deux époux qui me dit : « Je n'oserais pas prier à haute voix devant ma femme, ou devant mon mari. » Ils ne savent peut-être même pas faire silence ensemble devant Dieu.

Bien sûr, ils peuvent parler de questions philosophiques et religieuses, théologiques et ecclésiastiques. Mais s'ouvrir sur ses propres convictions, sur ses propres expériences, sur ses propres doutes, sur ses propres sentiments, parler de sa relation personnelle avec Dieu, c'est tout autre chose et c'est le lien suprême entre deux époux. Mais c'est rare.

Il y a même, parfois, de singulières méprises, entre époux, cet égard. Voici une femme très pieuse qui, même, dans l'ardeur de sa conversion, ne témoigne plus guère d'intérêt que pour les questions religieuses, qui ne s'anime que lorsqu'elle en parle, qui ne lit que des livres religieux, qui va à toutes les conférences religieuses. À propos de son mari, elle me fait part de son souci; elle aimerait tellement le convertir ! « Pensez donc, me dit-elle, je ne peux même pas savoir s'il croit à quelque chose ! J'ai beau le supplier de m'accompagner à l'Église ou de répondre à mes questions, rien n'y fait. Il est tout à fait indifférent. »

Un jour, ce mari vient me voir à son tour. Bien vite, spontanément, sans que je l'y incite, il en arrive à aborder des questions religieuses qui le préoccupent beaucoup. L'entretien avec lui à ce sujet est du plus haut intérêt, bien plus, en somme, qu'avec sa femme qui, elle, a seulement adopté en bloc une doctrine. Lui, il a beaucoup réfléchi. Il m'apparaît comme une âme profondément religieuse; il a le sens du mystère, celui des nuances et des incertitudes, celui des limites de la connaissance humaine qui ne peut jamais tout à fait pénétrer la grandeur de Dieu.

Le comble, c'est qu'il me dit qu'il a le plus grand respect pour la foi si sincère de sa femme, qu'il l'admire, qu'il l'envie un peu de pouvoir si hardiment la proclamer et trancher

des questions si délicates. Pourquoi donc se dérobe-t-il à tout dialogue avec elle à ce sujet ? Peut-être justement à cause de cette différence de leurs tempéraments et parce qu'il craint qu'elle prenne pour de l'incrédulité la moindre réserve qu'il pourrait faire à certaines de ses affirmations si convaincues.

Il y a, en effet, des gens très religieux qui sont secrets et distants et qui passent pour des indifférents aux yeux de leur conjoint ou d'un ecclésiastique. Il y a aussi des époux qui peuvent prier ensemble sans pour autant s'ouvrir vraiment l'un à l'autre sur toutes les questions que soulève pour eux la foi. Il faut donc une jonction entre la foi et la vie, pour que la foi devienne efficace et que la vie se transforme. Il faut donc une jonction entre la foi et la vie conjugale, pour que la foi y apporte son incomparable puissance de transformation et de compréhension et pour que la vie conjugale trouve sa plénitude.

Comment faire cette jonction ? Cela dépend moins de ce que l'on fait que de ce que l'on est, c'est moins affaire de méthode que d'esprit. On peut au moins demander à Dieu de nous y conduire, de nous en montrer le chemin, de réaliser lui-même cette unité totale qui doit être, selon son plan, celle du couple.

Car quelles que soient les expériences passées, il survient toujours de nouveaux nuages. Dès que notre sensibilité sera blessée à nouveau, notre premier mouvement instinctif sera toujours de nous taire, de nous refermer, de cacher. C'est dans le silence devant Dieu, ce silence plein de vérité, d'amour et de respect d'autrui, qu'un second mouvement de l'âme peut nous porter à surmonter ces réticences si vite reparues et qui pourraient compromettre à nouveau la communauté conjugale. Alors nous avons fait bien plus qu'une expérience conjugale magnifique : nous avons fait, l'un par l'autre, une expérience de Dieu.

*Édition originale:*
Achevé d'imprimer
en septembre 1984
par Arts graphiques Schüler S.A.
Bienne

Imprimé en Suisse

Dans un style accessible et simple, l'auteur explique que pour se comprendre, il faut : le vouloir, s'exprimer, avoir le courage de s'ouvrir, s'aimer, admettre les différences de nature, les différences en amour.

**Bitcoin:**
bc1qdw5z6lgruagcgl4nq
vhqk56ejemauytqf83456
**Paypal and other:**
scriptorium.eu.org/donate

001 _ Tolstoy, Leo 1885 If You Neglect the Little Fire You Can't Put Out the Big One.
004 _ Rutherford, Joseph Franklin _ 1938 _ Face the Facts + Fill the Earth
005 _ Masius, Johannes Carolus - Leixner, Otto von _ 1681 _ Die letzte Seele
007 _ Saint-René, Martin - Alighieri, Dante _ 1304 _ 1936 _ L'enfer de Dante en terza rima
010 _ Tolstoy, Leo _ 1901 _ The Only Means.
011 _ de Saint-Exupéry, Antoine _ 1943 _ Le Petit Prince
014 _ Fr. Rose, Seraphim _ Nihilism - The Root of the Revolution of the Modern Age
015 _ Tolstoy, Leo _ 1901 _ Reason, Faith and Prayer - Three letters

Si vous avez apprécié ce livre, vous pouvez nous aider en soumettant des corrections par mail ou autres contributions. Chaque page prend 15 minutes à être éditée et la construction du site est aussi difficile et seulement possible grâce aux bénévoles. Vous pouvez contribuer du temps ou du matériel (papier, machines, imprimantes, encre ...) pour nous aider contactez-nous sur scriptorium.eu.org.

scriptorium.eu.org

N° 019